

Corruption

LES DÉVELOPPEMENTS DU CONFLIT VIETNAMIEN

LA DEUXIÈME « SALE GUERRE »

(Suite de la première page.)

Saigon envahie comme elle ne le fut jamais sous les Français, plus occupée que le Japon après la défaite, plus immorale que Tokyo pendant la guerre de Corée... Les Blancs maîtres de la ville. Les *compradores* remis en place (les hommes d'affaires indigènes qui collaborent avec l'occupant)... Les ministres marionnettes... Les Vietnamiens qui ten-

dent la main pour m... Les Vietnamiennes qui se vendent... Mais ne voient-ils donc pas, les Américains, tout ce que ce spectacle a de choquant ? En l'an XV ou XX de la décolonisation, ne craignent-ils pas les jugements du « tiers monde » ? Ne savent-ils pas quelles armes ils fournissent à leurs ennemis, quand le Vietnam peut dire : « Regardez, Saigon n'est plus qu'un lupanar et un boubier » ?

L'explication première de toutes ces pratiques est simple : il s'agit d'échapper à l'insécurité. La guerre dure depuis vingt ans. La mort est peut-être pour demain. Ou la ruine, ou le communisme. Fuir la guerre, s'accrocher à quelque chose de sûr, c'est le réflexe désespéré et la hantise de milliers de Vietnamiens.

Prostituées et trafiquants

La plus grande industrie de Saigon, c'est aujourd'hui la prostitution. En Corée, pendant l'autre guerre, les Américains étaient boycottés par les fières Coréennes. Ceux du Vietnam sont bien plus heureux : les Saigonnaises ne résistent guère à leur jeunesse et à leurs dollars. Encore moins les réfugiées de la rizière. Les bars à filles font fortune. Il s'en ouvre sans cesse de nouveaux, moyennant payement, sous le manteau, d'un pot-de-vin qui peut aller jusqu'au million de piastres.

C'est là que le G.I., à la faveur de l'ombre, du jazz et du whisky, vient trouver ce qu'il cherche. La suite se passe ailleurs, dans les hôtels, y compris les plus chers et les plus connus. Ou bien dans les milliers de chambres louées la journée ou à l'heure : on ne compte pas les familles vietnamiennes qui ont transformé à cet usage une partie de leur logis. Ou encore, dans les vastes camps de paillotes ou de cabanes nés en marge des camps américains et le long des routes, aux sorties de Saigon, vers Tu-Duc, Bien-Hoa, Mytho.

Travailler avec les Américains, ou vivre seulement près d'eux, c'est l'éal de milliers de Vietnamiens. Pro-Américains ? Non, pro-dollars. Ces G.I., l'argent tombe tout seul de leurs poches. Près d'eux, on a accès à tous les produits, tous les *gadgets*. L'armée américaine importe tout, jusqu'à ses corbeilles à papier *made in U.S.A.* L'approcher, c'est

approcher le miraculeux P.X., ou magasin d'armée, et c'est entrer dans le grand trafic qui entoure le P.X.

Ce trafic a deux formes. D'abord, des centaines de G.I. revendent chaque jour sur le marché noir toutes sortes d'achats qu'ils font au P.X. à cette fin. D'autre part, des centaines de tonnes de marchandises destinées au magasin d'armée disparaissent régulièrement entre le quai du port de Saigon et l'entrepôt, en ville, à 2 kilomètres plus loin. Des camions entiers se perdent en route comme par enchantement. Et chacun sait que cela n'arrive pas sans un vaste réseau de complicités qui, par-delà les douaniers, convoyeurs, policiers vietnamiens, etc. — qui se font arrêter de temps en temps, — doit remonter jusqu'à des bureaux importants de l'armée américaine.

Les produits détournés disparaissent sur l'immense marché qui s'étale en plein air sur les trottoirs ou dans les boutiques de la ville entière. On y trouve toutes les marchandises de la création, depuis les conserves jusqu'aux produits rares portant la mention : « *A ne pas vendre dans le commerce* ». Et ce ne sont pas seulement les produits du P.X. qui disparaissent. Un certain « marché des voleurs » en ville se spécialise dans la vente d'uniformes américains tout neufs. Si vous voulez acheter des armes américaines, on pourra vous donner l'adresse.

« Rackets » civils et militaires

Autre grand trafic lucratif, celui de la construction et des loyers. Pour avoir des matériaux il faut payer toutes sortes de pots-de-vin, mais les riches Vietnamiens construisent villa sur villa, amortissant la maison en deux ans. Ils demandent jusqu'à 800 dollars par mois de bail, sachant que leurs locataires américains paieront toujours, quitte à se mettre à quatre pour habiter la villa et partager le loyer. Les Chinois de Cholon construisent de grands buildings de huit à dix étages, profitant du « racket du ciment », qui est un de leurs trafics réservés. Mais quels ne sont pas leurs trafics : les douilles d'obus, la ferraille des champs de bataille, les vieilles boîtes de conserve, dont le métal mis à plat fait des tôles pour cabanes de réfugiés. Les Vietnamiens rivalisent : trafic des importations d'autos ou de scooters, des produits pharmaceutiques, des exemptions de service militaire, etc. Vietnamiens, Chinois... ou Américains, tout le monde se retrouve avec allégresse dans un trafic majeur : celui du dollar et de la piastre. Il y a au moins trois cours reconnus du dollar : taux officiel, taux du dollar militaire, de plus du double, et taux du marché noir, de plus du triple. Il y a toujours, somme on s'en doute, des gens qui ont accès à plusieurs taux et qui bâtissent ainsi des fortunes sur les opérations de change clandestines.

Beaucoup d'officiels, jusqu'aux plus hauts rangs, prennent leur large part de tous ces trafics. Dans un régime qui paye ses fonctionnaires de façon dérisoire (maximum 50 000 anciens francs

par mois à peu près), la concussion est une pratique admise : on se paye sur l'argent de l'Etat. « *Le mandarin aussi se payait, mais en une vie, me disait un Vietnamien; le ministre de Tonton Diem en dix ans, celui d'aujourd'hui en une année!* » Le « *bak-chien* » est indispensable en toutes sortes d'occasions, réclamé surtout aux Américains. Des fonctionnaires font fortune. Des douaniers s'achètent une Mercedes. Des colonels se bâtissent des villas.

Car la concussion n'épargne pas l'armée sud-vietnamienne, elle en est même une des maladies, à tous les grades. Le soldat gouvernemental pille les villages en opération. L'officier supérieur sert deux repas à ses recrues au lieu des trois qui sont prévus et empêche le bénéfice. Quand tout de même tel ou tel général ou colonel est parfaitement honnête, et beaucoup le sont, c'est trop souvent sa redoutable épouse qui trafique vigoureusement, comme celle qui faisait transporter son ciment par les avions de l'armée pour bâtir sa villa.